Delphine Dixneuf

Citerne el-Nabih (Alexandrie). Le mobilier céramique issu des fouilles

Alexandrie, Centre d'Études Alexandrines (Études alexandrines, 52), 2020, 309 p., 82 pl., ISBN : 9782490128150

Mots-clés : céramique, citerne, Égypte islamique, atelier de potier

Keywords : ceramics, cistern, Islamic Egypt, pottery workshop

L'étude du mobilier céramique, découvert au cours des fouilles de la citerne el-Nabih à Alexandrie, menée par Delphine Dixneuf, est précédée d'une introduction archéologique et architecturale du site écrite par Laurent Borel (p. 5-15) et d'un catalogue des ostraca établi par Frédéric Bauden (p. 17-28).

Depuis la fondation d'Alexandrie, l'approvisionnement, le stockage et la distribution de l'eau ont été une préoccupation majeure des maîtres de la ville. Divers types d'aménagements hydrauliques jalonnent l'histoire de la cité dont de vastes citernes creusées et bâties à l'époque romaine tardive[1]. Leur forme et leur capacité n'ont cessé d'évoluer mais leur élévation se limitait à un seul niveau de points d'appui. La citerne el-Nabih fait partie des aménagements hydrauliques monumentaux qui ont alimenté en eau les habitants d'Alexandrie à l'époque islamique. D'une architecture grandiose, ces citernes « arabes » comptant plusieurs niveaux ont parfois été qualifiées de « cathédrales souterraines » et L. Borel, saisi par les perspectives vertigineuses et démultipliées par leur reflet dans l'eau de la citerne el-Nabih, évoque à juste titre une architecture « de type piranésien ». Ce bâtiment, complétement enterré, classé en 1898 comme « monument arabe à conserver » par le Comité de conservation des monuments de l'art arabe, est situé au croisement de la rue Sultan Hussein et de la rue Constantin Sinadino, à l'angle sud-est du jardin Nubar pacha. Il s'agit d'un grand réservoir d'eau public d'époque médiévale bâti à l'intérieur des murailles de la ville arabe, au nord-ouest de Bāb Rashīd. Au début des années 2000, à l'initiative de Jean-Yves Empereur, cette citerne, devenue édifice patrimonial, a fait l'objet d'un projet de conservation et de mise en valeur qui n'a cependant pas abouti. Par la suite, plusieurs campagnes de sondages et de fouilles archéologiques ont été conduites par le Centre d'Études Alexandrines, entre 2006 et 2012, dégageant les remblais de l'extrados des voûtes qui constituaient le couvrement de la citerne et les parties sommitales des murs périmétraux. Deux sondages ont été ouverts à l'extérieur du mur ouest dont l'un, très profond, correspond à une tranchée de remblai liée à la construction de la citerne. Ces fouilles ont été complétées par des relevés par lasergrammétrie et photogrammétrie de l'architecture intérieure. La citerne est une cuve de forme presque cubique (13 m x 11,50 m x 12 m) aux murs couverts d'enduit hydraulique d'1 m d'épaisseur, d'une capacité de 1000 m^3. Aménagée sur trois niveaux, elle est équipée de 48 points d'appui verticaux. Un système de contreventement est composé de quatre rangées de quatre colonnes entrecroisées d'arcs qui sont des remplois provenant d'édifices plus anciens, d'époques pharaonique, gréco-romaine et byzantine. Elle est couverte de voûtes d'arêtes construites dès l'origine et de voûtes en plein cintre surhaussé qui témoignent d'une réfection partielle. Plusieurs ouvertures zénithales ont été aménagées dans la couverture de la citerne. La plus grande de 1,50 m sur 1,10 m, située au milieu de la travée centrale, était sans doute l'orifice de puisage principal. Pour assurer le curage des dépôts sédimentaires et l'entretien de la cuve, on accédait au niveau inférieur par une ouverture de plan semi-circulaire, d'environ 0,95 m de diamètre tandis que de petites cavités creusées dans les parois verticales faisaient office d'échelons.

La construction de la citerne est renseignée par les treize ostraca qui se trouvaient dans le remblai mis au jour dans le sondage profond. Sur ces fragments de jarres de stockage et d'amphores de divers types, des inscriptions courtes et fragmentaires, essentiellement des noms propres, sont tracées à l'encre noire en lettres arabes assorties de chiffres gréco-coptes. Si, en Égypte, les ostraca arabes, majoritairement datés entre le VIIe et le Xe siècle, ne sont pas rares, ils sont encore trop peu étudiés. L'interprétation qui en est faite ici montre cependant le grand intérêt de ces sources pour une période plus récente, sans doute ayyoubide. Il s'agirait d'ostraca remis aux maçons attestant du montant de salaire, exprimé en dinars, dû à chacun d'entre eux qu'ils soient maîtres-maçons, compagnons-maçons ou apprentis comme on peut le lire sur un ostracon.

Quatre phases principales ont été isolées à partir de l'étude céramologique et de la stratigraphie : Antiquité tardive, époques ayyoubide, mamelouke et ottomane. Cependant les céramiques égyptiennes et les importations, découvertes à l'occasion de ces campagnes de fouille, proviennent principalement de

(1) Cent-cinquante citernes monumentales ont été repérées et indexées dans un SIG créé au Centre d'Études Alexandrines.

BCAI 37 (2023) Delphine Dixneuf : Citerne el-Nabih (Alexandrie). Le mobilier céramique issu des fouilles, recensé par Véronique François
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

déblais et de remblais, des contextes archéologiques très hétérogènes et donc peu sûrs en termes chronologiques. C'est pour cette raison que D. Dixneuf, consciente de la difficulté de datation de ces assemblages, a fait preuve d'une grande prudence dans ses attributions. Pour le comptage du matériel, elle a choisi de distinguer le nombre total de tessons qui s'élève à 26 047 du Nombre Minimum d'Individu qui correspond à 3777 objets se répartissant, après ses identifications, entre1596 individus dans les remblais d'époque ayyoubide et 1533 dans ceux de la période mamelouke. Le nombre de vases pour l'Antiquité tardive est très nettement inférieur tandis qu'il est anecdotique pour l'époque ottomane. Selon une méthode d'étude éprouvée combinant un examen macroscopique des pâtes, l'observation des modes de façonnage, la reconnaissance des formes, des fonctions et des traitements de surface, un catalogue est proposé. Au préalable, les argiles d'Égypte bien identifiées pour les périodes plus anciennes sont présentées en détails : argile alluviale de la vallée du Nil, du Fayoum et du Delta ; argile kaolinitique d'Assouan et des oasis du désert Occidental ; argile calcaire de Qéna, du Fayoum et de Maréotide. Ces gisements étaient toujours exploités à l'époque islamique ainsi qu'en témoignent les découvertes de Fustat et de la muraille ayyoubide au Caire ainsi que celles d'Alexandrie. Il faut ajouter à cette liste des pâtes siliceuses et artificielles. Un intérêt particulier est porté sur les pâtes calcaires ou mixtes de la région d'Alexandrie qui ont permis le façonnage d'une production locale jusqu'alors inconnue pour la période islamique. Des photographies des cassures des tessons, rassemblées dans trois planches, complètent utilement ces descriptions facilitant l'identification des pâtes. Le catalogue est divisé en phases chronologiques pour lesquelles des comptages sont systématiquement proposés mais peu discutés. Chaque objet, décrit avec soin, est illustré par un dessin au tiers ou au demi pour les plus petits d'entre eux souvent accompagné d'une photographie en couleurs détourée. Les planches d'une grande qualité graphique et photographique auraient cependant mérité d'être accompagnées d'une légende précisant de façon détaillée leur contenu alors, qu'en l'état, seules les phases sont indiquées.

La phase 1, subdivisée, elle-même, en quatre phases et périodes intermédiaires datées de la seconde moitié du IVe siècle, fin IVe-début Ve siècle, première moitié du Ve, VIe et VIIe siècle, correspond aux niveaux antérieurs à la construction de la citerne. Dans cette séquence chronologique qui s'échelonne de l'Antiquité tardive au début de l'époque arabe, les amphores et céramiques fines viennent de Palestine (*Late Roman Amphorae* 4 et *LRA* 5/6), de Chypre (*LRA* 1), d'Ephèse (*LRA* 3), de Cilicie (*LRA* 1) et d'Afrique du Nord. Les productions égyptiennes en pâte alluviale, principalement des amphores, sont très largement majoritaires.

La phase 2 est datée, sans hésitation, du troisième tiers du XIIe-milieu du XIIIe siècle. Il semble cependant qu'elle contienne quelques céramiques résiduelles – de la vaisselle de table et des poteries culinaires – d'époque fatimide, c'est pourquoi, il faudrait peut-être envisager qu'une partie des céramiques communes soient aussi fatimides et non pas ayyoubides. Quoiqu'il en soit, alors que sur d'autres sites alexandrins – Kôm el-Dikka, Kôm el-Nadoura, Majestic et Fouad – les céramiques importées sont abondantes, dans la citerne el-Nabih elles sont très rares et seulement représentées par de l'*Aegean Ware* et une amphore Günsenin III de l'Empire byzantin, de la *cuerda secca* d'Espagne et de la porcelaine blanche de Chine. Les productions égyptiennes à pâte siliceuse et pâte artificielle à glaçure alcaline sont, pour leur part, bien présentes mais le grand intérêt des découvertes de cette citerne réside d'abord dans les productions égyptiennes sans revêtement qui n'avaient pas été identifiées jusqu'alors à Alexandrie car les conditions de découverte du matériel islamique trouvé en surface ou hors contexte ne permettaient pas leur isolation. La phase 2 comprend, aussi, une large gamme d'objets : des jarres et des petits pots ; des jattes pour la cuisson, en pâte alluviale égyptienne, dont certaines, à glaçure épaisse teintée au manganèse, sont semblables en tous points, si ce n'est la pâte, aux productions fatimides et croisées de Beyrouth ; un poêlon et une belle variété de marmites en pâte alluviale, parfois engobées en rouge ou couvertes, sur le fond, d'une calotte de glaçure plombifère ; de grands bassins principalement en pâte alluviale et quelquefois engobés en rouge ; des lampes et leurs supports. Cependant, ce qui constitue l'apport majeur de cette étude est la mise en évidence d'une production locale, sans revêtement ou glaçurée, qui est majoritaire dans les comptages. C'est, en effet, la première fois que des poteries d'époque islamique peuvent être attribuées aux ateliers alexandrins. Elles le sont sur la base des pâtes, des argiles de Maréotide plus ou moins calcaires de la région au sud-ouest d'Alexandrie, qui sont semblables à celles utilisées par les potiers des périodes hellénistique et romaine et durant l'Antiquité tardive. La production alexandrine sans revêtement est variée. Elle comprend des jarres de stockage aux parois plus ou moins fines, des pots, différents types de vases à eau, des bassins, des jattes, de la vaisselle de service, quelques coupelles identifiées comme des écuelles de rue, un pot de chambre,

BCAI 37 (2023) Delphine Dixneuf : Citerne el-Nabih (Alexandrie). Le mobilier céramique issu des fouilles, recensé par Véronique François
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

des lampes, des godets de sakieh et des canalisations. Compte tenu de l'importance de ces nouvelles identifications, il aurait été souhaitable d'isoler ces productions alexandrines sans revêtement et non de les mêler aux autres fabrications égyptiennes. Les potiers alexandrins, maîtrisant la technique de la glaçure au plomb, l'appliquaient sur divers types de récipients dont de grandes coupes à panse hémisphérique et marli bombé, sur des bassins ainsi que sur des poteries sanitaires. Cette glaçure plombifère de couleurs verte, kaki, miel, jaune ou marron est posée directement sur la pâte à l'intérieur et, plus rarement, à l'extérieur mais, à observer certaines photographies, elle semble aussi appliquée sur un engobe. Ces productions qu'on peut qualifier de rustiques portent parfois un décor pseudo-épigraphique ou radiant peint en brun-noir.

Alors même que les contextes de découvertes sont peu sûrs, la troisième phase est précisément datée de la seconde moitié XIVe-début XVe siècle. Il y a donc un hiatus d'un siècle entre les phases 2 et 3. Selon la typochronologie mise en place, à l'exception de quelques pièces, il semble exister une très grande continuité dans les formes des céramiques communes, de stockage et culinaires égyptiennes, ainsi que dans la vaisselle de table glaçurée ou non et celle sans revêtement d'Alexandrie, particulièrement entre la phase 2 ayyoubide et la phase 3d mamelouke datée du XVe siècle. Cela signifierait que ces formes se sont maintenues, sans changement, au minimum sur un siècle et demi, ce dont on peut raisonnablement douter. Rappelons que l'absence de contextes clos et de niveaux stratigraphiques clairs sur cette fouille empêchent des datations précises et rendent d'autant plus difficile l'identification de types jusqu'alors inconnus. La phase 3 est subdivisée en quatre séquences datées, pour les deux premières, de la seconde moitié XIVe-début XVe siècle et, pour les deux dernières, du XVe siècle. Les importations, très peu nombreuses, sont représentées par des faïences peintes au lustre métallique de la région de Valence, une faïence peinte en vert et brun de Barcelone, du sgraffito polychrome d'Italie du Nord, des céramiques hafsides d'Ifriqiya, mais l'origine levantine d'un tesson au décor appliqué n'est pas assurée car la production de Jérusalem à laquelle il est attribué est moulée. Le mérite de ces quelques coupes étrangères est de fournir des indices chronologiques permettant de proposer un cadre dans lequel replacer les céramiques communes d'origine locale qui sont, une fois encore, les mieux représentées dans ces niveaux.

Enfin, la phase 4, ottomane tardive, correspondrait à des terres de remblais prélevées dans des niveaux plus anciens, pour effectuer des réaménagements sur les voûtes de la citerne et aux abords immédiats. Parmi de nombreuses céramiques résiduelles attribuées aux époques ayyoubide et mamelouke, d'exceptionnelles importations – une coupe peinte à l'engobe des ateliers de Çanakkale dans les Dardanelles de la fin XVIIIe siècle et un fourneau de pipe du XIXe siècle qui n'est pas issu d'une production égyptienne – livrent un *terminus post quem* pour la mise en place de ce remblai. La céramique commune en pâte alluviale, à peine plus abondante que les productions locales, comprend essentiellement des jarres, quelques bassins, de grandes coupes et des godets de sakieh ; des formes que l'on retrouve aussi en pâte locale et auxquelles il faut ajouter de longs pots modelés et un tuyau de canalisation.

L'étude des céramiques apporte des pistes pour les dates d'édification, de remaniements, de réfections et d'abandon de la citerne. Sa construction documentée par la fosse de fondation remonterait à la fin du XIIe siècle-première moitié du XIIIe siècle. Les voûtes d'arêtes auraient été refaites entre la seconde moitié du XIVe - début XVe siècle puis la citerne aurait été abandonnée et couverte d'un épais remblai au XVe siècle avant, semble-t-il, d'être ensevelie sous le sable comme en témoigne la carte de Louis-François Cassa de 1785 et le plan de la *Description de L'Égypte* de 1798-1801 sur lesquels elle n'apparaît pas. En revanche, la citerne el-Nabih est figurée sur les cartes d'Alexandrie entre 1840 et 1845.

Ce volume est une importante contribution à l'histoire de la production potière en Égypte à l'époque islamique. Outre qu'il documente les céramiques sans revêtement fabriquées à l'aide de différents gisements d'argile du pays, il révèle l'existence d'une production alexandrine de poteries du quotidien, glaçurées ou non. Une question que le lecteur se pose toutefois est de savoir si les céramiques façonnées à l'aide d'autres argiles égyptiennes n'auraient pas été, elles-aussi, fabriquées localement. En effet, les argiles circulaient comme en témoignent celles extraites à Assouan et utilisées par les potiers de Fustat. Sur la base des découvertes de la citerne el-Nabih, l'activité potière locale remonterait à l'époque ayyoubide et se serait maintenue au moins jusqu'au XVe siècle. Il est à espérer que de nouvelles fouilles ouvertes dans la ville livreront des contextes stratigraphiques plus sûrs permettant d'affiner et d'assurer la datation de la céramique alexandrine. Aucun vestige d'atelier n'a été mis au jour dans la ville mais, comme l'indique l'auteure, les toponymes et les textes y mentionnent l'existence de potiers : un hameau non loin de Bāb Sidra est appelé Nagʿ Fākhūrū ; il est question, dans la *waqfiya* de Saladin datée de 1169-1174, d'un atelier de potier (*fākhūra*) ; enfin, une production de

BCAI 37 (2023) Delphine Dixneuf : Citerne el-Nabih (Alexandrie). Le mobilier céramique issu des fouilles, recensé par Véronique François
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

céramique et de verre à Kôm el-Dikka aurait pris fin après la prise d'Alexandrie par Pierre Ier de Lusignan en 1365. Le mobilier de la citerne d'el-Nabih est donc le premier jalon de cette enquête sur l'artisanat de la terre à Alexandrie à l'époque islamique et nous recommandons vivement la lecture de ce volume à tous ceux qui s'intéressent à la production de poteries en Égypte.

Véronique François
CNRS - UMR 7298
Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne en Méditerranée (LA3M)

BCAI 37 (2023) Delphine Dixneuf : Citerne el-Nabih (Alexandrie). Le mobilier céramique issu des fouilles, recensé par Véronique François
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net